Joyeux, ivre, fatigué, le nez qui pique, Clown Hary skie dans l’ombre. M. et Mme Dursley de Ligusterweg numéro 4 étaient fiers d’être tout à fait normaux, très fiers en fait. Personne n’aurait eu l’idée de se laisser entraîner dans une histoire étrange et mystérieuse, parce qu’ils ne voulaient pas être mêlés à une telle absurdité. M. Dursley était PDG d’une société appelée Grunnings qui fabriquait des foreuses. Il était grand et costaud, il n’avait presque pas de cou, mais une moustache énorme. Mme Dursley était mince et blonde, et avait le double du cou qu’il aurait fallu, ce qui lui était très utile, car cela lui permettait de franchir la clôture du jardin et d’observer les voisins. Les Dursley avaient un petit fils nommé Dudley, et à leurs yeux, il n’y avait pas de plus beau garçon. Les Dursley avaient tout ce qu’ils voulaient, mais ils avaient aussi un secret, et c’était leur plus grand souci. Ce serait insupportable si cette histoire avec les Potter venait à éclater. Mme Potter était la soeur de Mme Dursley; mais elles ne s’étaient pas vues depuis plusieurs années. Mme Dursley a même prétendu qu’elle n’avait pas de soeur du tout, parce que celles-ci et leurs futilités d’un homme étaient aussi peu respectables qu’on pouvait le penser. Les Dursley tremblaient à l’idée de ce que les voisins diraient si les Potter venaient dans leur rue. Les Dursley savaient que les Potter avaient aussi un petit fils, mais ils ne l’avaient jamais vu. Ce garçon était aussi une bonne raison de s’éloigner des Potter; avec un tel enfant, Dudley ne devait pas entrer en contact avec lui. Quand M. et Mme Dursley ouvrent les yeux le mardi sombre et gris où commence notre histoire, il n’y avait aucun signe des événements étranges et mystérieux qui allaient bientôt se produire partout dans le pays. M. Dursley fredonnait devant lui et choisissait sa cravate la plus ennuyeuse pour le travail, et Mme Dursley bavardait allègrement devant elle tandis qu’elle luttait contre Dudley et le poussait dans sa chaise haute. Aucun d’entre eux n’a vu l’énorme cochon de forêt passer par la fenêtre. À 21 h 30, M. Dursley a attrapé la mallette, a tendu un chou sur la joue de sa femme et a essayé d’embrasser Dudley avec un baiser d’adieu. Mais il a raté parce que Dudley venait d’avoir une crise de colère et a jeté sa bouillie d’avoine sur les murs. «Petite boucle», grimaça M. Dursley en sortant. Il s’est assis dans la voiture et est sorti par l’allée du numéro 4. Au coin de la rue, il remarqua pour la première fois quelque chose d’étrange: un chat qui étudiait une carte routière. Un moment, M. Dursley ne savait pas ce qu’il avait vu, puis il tourna rapidement la tête en arrière pour regarder à nouveau. Au tournant du sentier de Ligus, il y avait un chat tigre, mais il n’y avait pas de carte routière. Ce à quoi il pensait encore. Ça devait être une illusion. M. Dursley cligna des yeux et fixa le chat. Le chat regarda en arrière. Tandis que M. Dursley tournait au coin de la rue, il regardait le chat dans le rétroviseur. Maintenant, elle a lu le panneau qui s’appelait Ligusterweg – non, elle a regardé le panneau. Le football est un sport de ballon dans lequel deux équipes s’affrontent dans le but de marquer plus de buts que l’adversaire et de gagner le match. Le temps de jeu est généralement de deux fois 45 minutes, plus le temps de reprise et, le cas échéant, des extensions et/ou des tirs d’onze mètres. Une équipe se compose généralement de onze joueurs, dont l’un est le gardien de but. La balle peut être jouée avec tout le corps, à l’exception des bras et des mains; elle est principalement piétinée avec le pied. Seul le gardien de but (dans sa propre zone de pénalité) – ou les joueurs de terrain lors du lancement – peuvent toucher la balle avec leurs mains. Le succès du football repose d’abord sur sa simplicité. Les dépenses en moyens et en équipement sont relativement faibles (voir par exemple le football de rue), ce qui lui a valu une grande popularité dans de nombreux pays en développement, et il est facilement compréhensible pour les débutants et les spectateurs. Hans hatte sieben Jahre bei seinem Herrn gedient, da sprach er zu ihm 'Herr, meine Zeit ist herum, nun wollte ich gerne wieder heim zu meiner Mutter, gebt mir meinen Lohn.' Der Herr antwortete 'du hast mir treu und ehrlich gedient, wie der Dienst war, so soll der Lohn sein,' und gab ihm ein Stück Gold, das so groß als Hansens Kopf war. Hans zog ein Tüchlein aus der Tasche, wickelte den Klumpen hinein, setzte ihn auf die Schulter und machte sich auf den Weg nach Haus. Wie er so dahinging und immer ein Bein vor das andere setzte, kam ihm ein Reiter in die Augen, der frisch und fröhlich auf einem muntern Pferd vorbeitrabte. 'Ach,' sprach Hans ganz laut, 'was ist das Reiten ein schönes Ding! da sitzt einer wie auf einem Stuhl, stößt sich an keinen Stein, spart die Schuh, und kommt fort, er weiß nicht wie.' Der Reiter, der das gehört hatte, hielt an und rief 'ei, Hans, warum laufst du auch zu Fuß?' 'Ich muß ja wohl,' antwortete er, 'da habe ich einen Klumpen heim zu tragen: es ist zwar Gold, aber ich kann den Kopf dabei nicht gerad halten, auch drückt mirs auf die Schulter.' 'Weißt du was,' sagte der Reiter, 'wir wollen tauschen: ich gebe dir mein Pferd, und du gibst mir deinen Klumpen.' 'Von Herzen gern,' sprach Hans, 'aber ich sage Euch, Ihr müßt Euch damit schleppen.' Der Reiter stieg ab, nahm das Gold und half dem Hans hinauf, gab ihm die Zügel fest in die Hände und sprach 'wenns nun recht geschwind soll gehen, so mußt du mit der Zunge schnalzen und hopp hopp rufen. Hans war seelenfroh, als er auf dem Pferde saß und so frank und frei dahinritt. Über ein Weilchen fiels ihm ein, es sollte noch schneller gehen, und fing an mit der Zunge zu schnalzen und hopp hopp zu rufen. Das Pferd setzte sich in starken Trab, und ehe sichs Hans versah' war er abgeworfen und lag in einem Graben, der die Äcker von der Landstraße trennte. Das Pferd wäre auch durchgegangen, wenn es nicht ein Bauer auf gehalten hätte, der des Weges kam und eine Kuh vor sich hertrieb. Hans suchte seine Glieder zusammen und machte sich wieder auf die Beine. Er war aber verdrießlich und sprach zu dem Bauer 'es ist ein schlechter Spaß, das Reiten, zumal, wenn man auf so eine Mähre gerät, wie diese, die stößt und einen herabwirft, daß man den Hals brechen kann; ich setze mich nun und nimmermehr wieder auf. Da lob ich mir Eure Kuh, da kann einer mit Gemächlichkeit hinterhergehen, und hat obendrein seine Milch, Butter und Käse jeden Tag gewiß. Was gäb ich darum, wenn ich so eine Kuh hätte!' 'Nun,' sprach der Bauer, 'geschieht Euch so ein großer Gefallen, so will ich Euch wohl die Kuh für das Pferd vertauschen.' Hans willigte mit tausend Freuden ein: der Bauer schwang sich aufs Pferd und ritt eilig davon. Hans trieb seine Kuh ruhig vor sich her und bedachte den glücklichen Handel. 'Hab ich nur ein Stück Brot, und daran wird mirs noch nicht fehlen, so kann ich, sooft mirs beliebe, Butter und Käse dazu essen; hab ich Durst, so melk ich meine Kuh und trinke Milch. Herz, was verlangst du mehr?' Als er zu einem Wirtshaus kam, machte er halt, aß in der großen Freude alles, was er bei sich hatte, sein Mittags- und Abendbrot, rein auf, und ließ sich für seine letzten paar Heller ein halbes Glas Bier einschenken. Dann trieb er seine Kuh weiter, immer nach dem Dorfe seiner Mutter zu. Die Hitze ward drückender, je näher der Mittag kam, und Hans befand sich in einer Heide, die wohl noch eine Stunde dauerte. Da ward es ihm ganz heiß, so daß ihm vor Durst die Zunge am Gaumen klebte. 'Dem Ding ist zu helfen'' dachte Hans, 'jetzt will ich meine Kuh melken und mich an der Milch laben.' Er band sie an einen dürren Baum, und da er keinen Eimer hatte, so stellte er seine Ledermütze unter, aber wie er sich auch bemühte, es kam kein Tropfen Milch zum Vorschein. Und weil er sich ungeschickt dabei anstellte, so gab ihm das ungeduldige Tier endlich mit einem der Hinterfüße einen solchen Schlag vor den Kopf, daß er zu Boden taumelte und eine Zeitlang sich gar nicht besinnen konnte, wo er war.